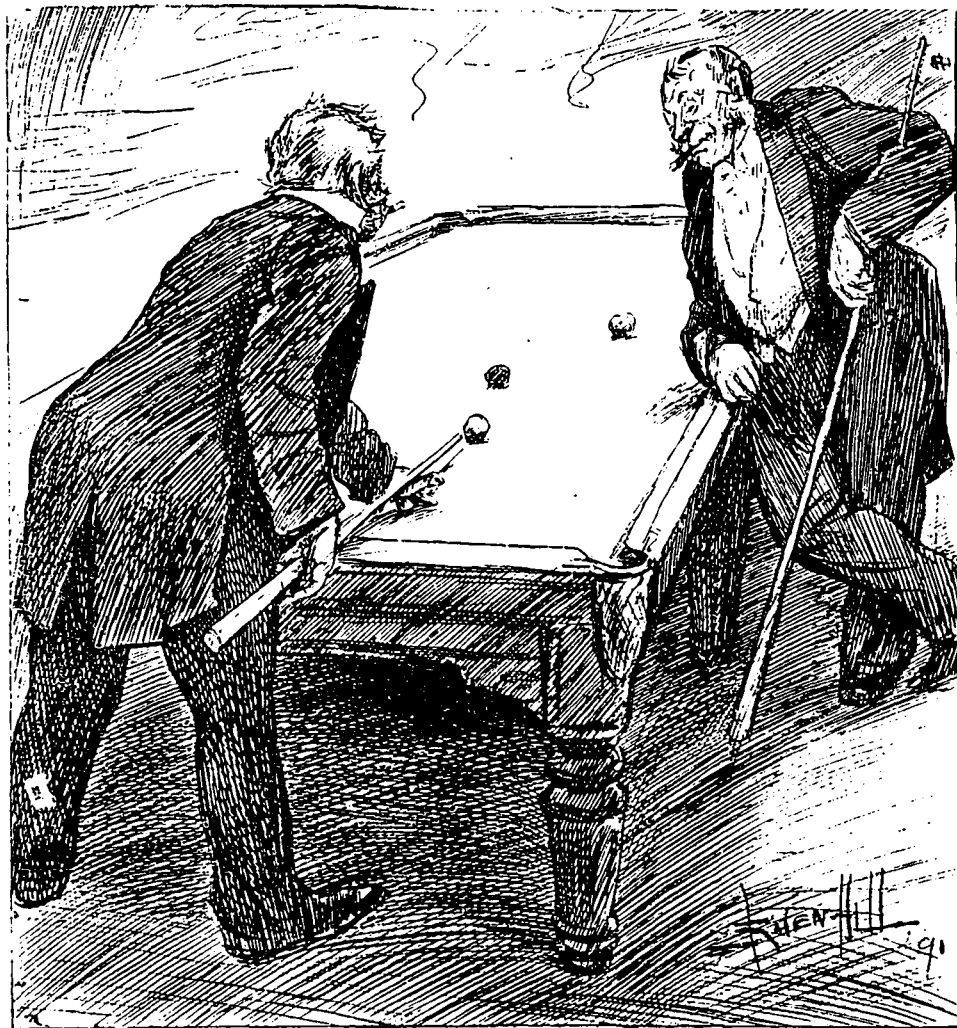


UN BON PETIT DINER DE NOEL



Auguste. — Ohis dhonc, Race (hic) fhras ben prendre l'pont.

Horace. — Le pont ! Jhamais de la vie, depuis qu'm'hon ancêtre Horatius Coclès Pa dhé-fendu, l'pont.

LES ETRENNES.

I

Avec le soir qui vient la brise est glaciale ;
L'ouragan jette enfin sa dernière rafale
Et les épais flocons par le vent soulevés
Comme d'un blanc tapis recouvrent les pavés ;
Parfois les pâles feux du gaz que l'on allume
De la grande cité percent la froide brume
Et dans l'amas de neige on n'entend que le bruit
Du passant empressé qui s'empresse et s'enfuit.

II

La flamme pétillait dans une cheminée,
De bronze, de cristaux, élégamment ornée.
Une lampe de chine éclairait aux panneaux
De maîtres renommés, les splendides tableaux ;
Dans cet appartement où tout est opulence,
On tout semble s'unir pour charmer l'existence,
Un homme jeune encore, assis sur un divan,
Paraissait songieux et regardait souvent
A la pendule d'or ce que marquait l'aiguille ;
Un bébé, blanc et rose, à ses côtés babille ;
Mais lui se rappelait : — Par quel fâcheux hasard,
Quand le temps est affreux, rentre-t-elle si tard !
Serait-ce un accident ? — Il finissait à peine
Qu'une femme arrivait, et sans reprendre haleine :
« Mon bébé, disait-elle, emporte tes joujoux ;
Avec moi, cher ami, venez, dépêchez-vous,
Ne m'interrogez pas ; remplissez votre bourse,
Vous en aurez besoin au bout de votre course.
Elle avait relevé le voile du chapeau,
Et sous les larges plis de son épais manteau
On pouvait distinguer sa charmante tournure.
Je vais en quelques mots vous tracer sa figure :
Un front pur encadré de boucles de cheveux,
Un ovale parfait et d'adorables yeux
Imprégnés de douceur et de mélancolie ;
Son mari qui l'aimait la trouvait plus jolie.
« Ami, lui disait-elle en lui pressant le bras,
Quand vous saurez pourquoi, vous ne gronderez pas. »

III

« J'ai soif... j'ai faim... le froid me glace, me pénètre,
Et la bise qui danse aux joints de la fenêtre
Me fait claquer les dents !... Ah ! si j'avais du feu
Un feu qui réjouisse et me réchauffe un peu !
Mais la fièvre m'accable et tout mon corps frissonne.
Je suis anéanti, la force m'abandonne.
Mon front est abourdi, mon regard est voilé !
Mon cerveau me paraît à chaque instant trouble »

Et tu ne comprends pas le mal qui me torture ?
La femme répondit : « Comme toi je l'endure
Et je ne me plains pas. — Regarde ton enfant ;
Sur mon corps amaigri, n'est-il pas grelottant ?
Il me semble glacé, le pauvre petit être !
Ah ! maudit soit le jour qui l'a vu naître !
L'entends-tu qui gémit cherchant le lait tari.
Comme un pauvre affamé, dans mon sein tout flétri ?
Et cependant j'ai fait ce que peut une mère !
Quand nous sommes tombés au fond de la misère,
N'ai-je pas aussitôt occupé tous mes jours
A chercher du travail et parfois des secours ?
N'ai-je pas mendie quand la nuit était sombre
Au coin de quelque rue en me cachant dans l'ombre ?
Je priais, je pleurais, je m'attachais aux pas
Du monde indifférent qui ne m'écoutait pas.
Et je disais à ceux qui me trouvaient hardie :
« C'est pour mon cher enfant qu'aujourd'hui je mendie. »
Les uns me repoussaient, d'autres avec bonté
S'apitoyaient sur moi, faisaient la charité
Et, comprenant mon sort, répétaient la promesse
De soulager bientôt notre affreuse détresse.
Mais par l'horrible froid qui peut nous secourir ?
Pour sauver mon enfant, ah ! je voudrais mourir ! »
« C'est vrai, lui répond l'homme, à l'état misérable
Où nous sommes réduits la mort est préférable !
Depuis cet accident où j'eus le bras cassé,
Ainsi qu'un ouragan la misère a passé !
Nous avons employé, tu le sais, pauvre amie,
Le peu d'argent acquis par notre économie,
Vendu le mobilier acheté son par son
Il ne nous reste rien !... c'est à devenir fou !
Tandis qu'autour de nous tant de gens font bombance,
Je me résignerai à subir ma souffrance ?
Je me révolte enfin ! je ne puis travailler,
Et nous manquons de pain !... moi, je vais en voler
— Voler ! s'écria-t-elle, ah ! l'horrible parole !
La justice voit tout et prend celui qui vole !
Voler ! tais-toi, tais-toi, perdrai-je la raison ?
Oserais-tu franchir le seuil de la maison ?
Veux-tu donc, malheureux, que le premier qui passe
Puisse jeter ce mot de voleur à ta face ? »
Il répondit : « Je souffre et ne connais plus rien
Que m'importe, d'ailleurs, où le mal ou le bien ?
Ce monde qui m'oublie est méchant et avare. »
« Ingrat, disait la femme, oui, ta tête s'égare !
Ces riches, contre qui je te vois irrité
M'ont donné du travail, t'ont fait la charité ;
Au lieu de les maudire, en Dieu prends confiance ;
C'est en lui désormais que j'ai mon espérance ;
Dans ma profonde foi, je l'invoque tout bas. »
L'homme ricana, dit : « Mais Dieu ne t'entend pas.
Puisqu'il nous faut du pain, eh bien ! qu'il en apporte ;
Il est sourd ton bon Dieu !... » Dans cet instant la porte

S'entr'ouvre vivement ; en voyant tout à coup
Du monde qui venait, il s'enfuit comme un loup
En un recoin obscur ! Alors la jeune dame
Avec aménité, s'approche de la femme
Afin de la couvrir de plus chauds vêtements,
Celle-ci regardait avec étonnement.
Le bébé, rougissant, à l'enfant ébloui,
Offrait une poupée artistiquement parée,
L'enfant s'en emparait, jetait de petits cris,
Égayant les échos de ce triste logis,
Et le mari donnait d'une main généreuse
De quoi rendre dix fois une famille heureuse.
En voyant cet argent, l'homme fut ébloui,
Il paraissait confus et murmurait : « Merci !
L'enfant ne pleurait plus, la mère dans sa joie
Disait : « Soyez bénis ! c'est Dieu qui vous envoie !
Comme un auge, madame, apportant un bienfait
Vous arrivez vers nous !... mais je vous reconnais,
C'est vous, oui c'est bien vous, qui, dans la nuit dernière
M'avez fait cette aumône, écoutant ma prière,
C'est avec cet argent que nous vivons encor,
Mon homme si malade, mon enfant, mon trésor
— Espérez, dit la dame, et reprenez courage.
Avec un meilleur temps va revenir l'ouvrage ;
Vous pourrez au chantier retrouver des travaux,
Mais il faut, avant tout, vous guérir de vos maux ;
Je vous ferai donner tous les soins nécessaires.
Voyons, ne pleurez plus, oubliez vos misères.
Désormais, croyez-moi, nous prendrons soin de vous ! »
Les pauvres ouvriers tombèrent à genoux.

IV

Tout ému, le mari disait : « Ma chère femme,
Quel bonheur infini je ressens dans mon âme !
N'est-ce pas grâce à vous que je devais, ce soir
De les avoir sauvés d'un cruel désespoir !
Mais bébé semble triste ! aurais-tu quelque peine ?
C'est ce que j'ai donné, c'était pour les étreintes.
Et maintenant, enfant, il faudra t'en passer ! »
Bébé joyeusement se mit à l'embrasser.
Et le père ajoutait : « Sous ta douce caresse
Je sens encore pour toi redoubler ma tendresse ;
Dans mes bras, sur mon cœur, en vous pressant tous deux
Est-il en ce moment, un homme plus heureux ! »

FELIX DE LANZEE.

LA PEAU HUMAINE

On a souvent parlé de la barbarie du vainqueur
faisant une peau de tambour avec celle du vaincu,
mais sait-on qu'il y eut un temps où la peau humaine
était sérieusement utilisée dans l'industrie
et que, chose curieuse, ce singulier commerce,
trouva dans l'aristocratie et les classes dirigeantes
beaucoup d'encouragements.

En effet, il y eut à Meudon, vers le règne
de Louis XV, une tannerie de *peaux humaines*.

Cet établissement avait alors une sorte de célébrité. *L'encyclopédie méthodique* a publié les procédés qu'on y employait : les produits en étaient recherchés par les gens du monde. Le même ouvrage rapporte qu'un chirurgien de Paris donna au roi une paire de pantoufles fabriquées à Meudon. Le duc d'Orléans, qui devint plus tard Philippe-Egalité, voulant encourager la tannerie de Meudon, porta un soir, dans les salons du Palais-Royal, une culotte de peau humaine.

il existe un exemplaire de la constitution de 93, relié avec la peau d'une jeune fille de vingt ans.

On ne dit pas ce qu'il advint de ce « commerce des humains » mais il eut assez curieux de voir le journal « *La Halle aux cuirs* » donner le cours des peaux de jeunes ou de vieilles filles et d'enfants, vieillards ou adultes.

COMME EN AFRIQUE



Boucher en fonction. — Allons, Baptiste, remue-toi un peu plus vite que ça ; brise les os de Monsieur Guillaume, prépare les rognons de mademoiselle Alice pour sa maison de pension.

Baptiste. — Tout de suite, patron ; mais j'ai encore à désosser l'épaule de madame Joe et à parer le gigot de monsieur Raoul.